

Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 50 (1970)
Heft: 4: Les Suisses en France

Artikel: Benjamin Delessert 1773-1847
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-887973>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Benjamin Delessert ⁽¹⁾

1773-1847

Dès que l'Académie put se donner, en 1816, des Associés libres, elle s'adjoignit M. Delessert, également touchée des services qu'il rendait aux sciences, de l'art heureux avec lequel il les appliquait à l'industrie, et de cette réputation de vertu qui faisait déjà de son nom, un des noms les plus vénérés de notre âge.

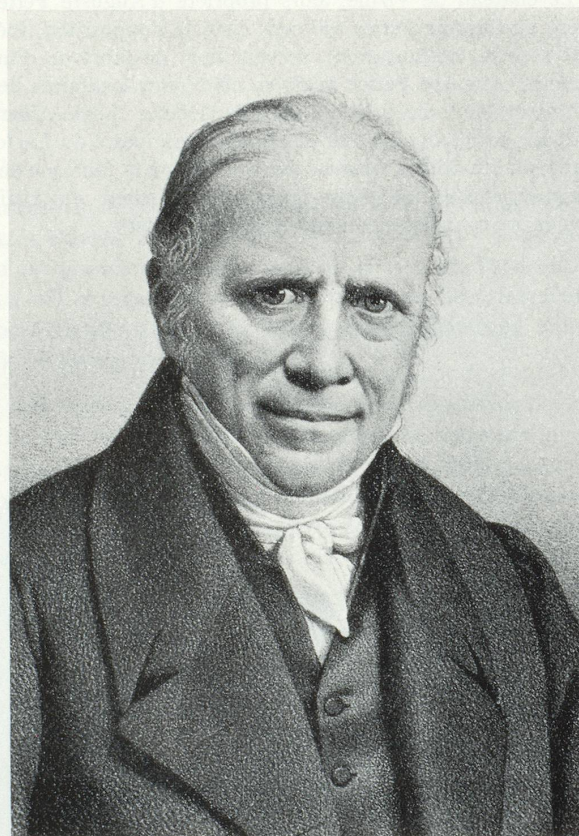
Benjamin Delessert naquit à Lyon le 14 février 1773.

Étienne Delessert, père de Benjamin, après avoir longtemps dirigé, à Lyon, une importante maison de commerce, s'établit à Paris en 1777. Son nom y fut bientôt entouré du plus grand respect. A une âme forte et pleine de dévouement pour le bien public, il joignait le génie des conceptions utiles. On lui doit la première idée de la grande Caisse d'escompte, devenue depuis la Banque de France. Son coup d'œil pénétrant et juste se portait sur tout. Il introduisit des améliorations notables dans l'agriculture et dans l'industrie. Il institua des écoles gratuites pour l'enfance, dont quelques-unes subsistent encore aujourd'hui : fondations qui firent la joie de ses derniers jours.

En 1795, M. Delessert prend la direction de la maison de son père. En 1801, il fonde à Passy une raffinerie de sucre, qui, peu de temps après, devient le théâtre de ses plus importants travaux. En 1802, il est nommé régent de la Banque de France. Il n'avait alors que vingt-neuf ans. En 1803, il est appelé dans un conseil où le Premier Consul soumet à la discussion des hommes les plus compétents une des questions qui intéressaient le plus alors l'industrie française.

Nous tirions de l'Angleterre les fils de coton pour nos tissus communs, et de l'Inde, par l'intermédiaire de l'Angleterre, tous les tissus fins. Pouvait-on affranchir la France de ce tribut? M. Delessert soutint qu'on le pouvait. Il fit plus, il établit à Passy une filature qui le prouva. On osa prohiber les fils et les tissus étrangers. Le résultat de cette

(1) *Éloge historique, lu dans la séance publique du 4 mars 1850, par M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Institut National de France.*



Benjamin Delessert

mesure hardie, prise à propos, a été d'enrichir la France d'une industrie nouvelle, et qui, depuis, a été portée à un degré admirable de perfection.

Ce premier succès fut bientôt suivi d'un autre.

Nous n'avions encore de sucre que celui de nos colonies. Cet aliment si précieux nous venait uniquement d'une

plante étrangère et qui ne peut supporter la température de nos climats.

La canne à sucre est originaire de l'Inde et des parties les plus orientales de l'Asie. Vers le milieu du XIII^e siècle, on la transporta dans l'Arabie, dans l'Égypte. Cent ans plus tard, on essaya de la cultiver en Sicile, à Madère, dans les îles Canaries, en Espagne, en Provence. En 1506, on la porta à Saint-Domingue; et c'est de là qu'elle s'est répandue dans les autres îles de l'Amérique. Elle fait, depuis trois siècles, la principale richesse de nos colonies.

L'habitude nous fermait les yeux sur le péril de cette dépendance absolue où nous étions de nos colonies pour une substance si nécessaire, qui chaque jour le devenait davantage, dont la consommation s'accroissait dans des proportions immenses.

En 1747, Margraff, chimiste prussien, annonça et prouva qu'on pouvait tirer du sucre de plusieurs de nos plantes indigènes les plus communes. En 1797, Achard, autre chimiste prussien (1), reprit ce beau travail. Il porta si loin l'art d'extraire le sucre de la betterave, qu'il fut aisé de prévoir dès lors tout ce qu'aurait, un jour, d'importance cet art nouveau.

Enfin, lorsque, en 1806, la France, maîtresse du continent mais exclue des mers, n'eut plus de communication possible avec ses colonies, Napoléon demanda aux sciences ce que le Nouveau-Monde lui refusait. Il encouragea, il ordonna même de nouvelles recherches. Un membre de cette Académie, Proust, venait de découvrir le sucre de raisin. Le problème n'était pourtant pas résolu. Le sucre de raisin n'est pas le même que celui de la canne à sucre. Il fallut donc revenir à celui de la betterave. Deyeux s'en occupa d'abord, puis Chaptal. Je cite deux membres de cette Académie; je pourrais citer presque tous les chimistes de cette époque.

Durant quatre années entières, M. Delessert se livra, dans sa raffinerie de Passy, aux études les plus assidues et les mieux conduites. La difficulté était, à ce moment-là, d'obtenir en grand le sucre de betterave bien cristallisé. Il y réussit.

On ne se figure plus aujourd'hui, à cinquante ans de distance, et quand d'ailleurs toutes les circonstances ont tellement changé, l'intérêt passionné qui s'attachait alors à ces grands travaux.

Le 2 janvier de l'année 1812, M. Delessert annonce son succès à M. Chaptal. Celui-ci en parle aussitôt à l'empereur. L'empereur ravi s'écrie : « Il faut aller voir cela, partons. »

Et, en effet, il part. M. Delessert n'a que le temps de courir à Passy, et, quand il arrive, il trouve déjà la porte de sa raffinerie occupée par les chasseurs de la Garde impériale, qui lui ferment le passage. Il se fait connaître, il entre. L'empereur avait tout vu, tout admiré; il était entouré des ouvriers de la fabrique, fiers de cette grande visite; l'émotion était au comble. L'empereur s'approche

de M. Delessert, et, détachant la croix d'honneur qu'il portait sur sa poitrine, il la lui remet.

Le lendemain, le *Moniteur* annonçait « qu'une grande révolution dans le commerce français était consommée ». L'empereur avait raison. La science venait de créer une richesse nouvelle, et qui s'est trouvée immense. Depuis Margraff, depuis Achard jusqu'à M. Delessert, depuis M. Delessert jusqu'à nous, l'art de tirer le sucre de la betterave a fait chaque jour de nouveaux progrès; il en fait chaque jour encore; et plus on étudie cette belle découverte sous le rapport du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, plus elle paraît grande.

Ses *Discours* sur le commerce, sur l'industrie, sur les finances, seront toujours médités par ceux qui, se faisant de la politique une étude sérieuse, cherchent partout, et surtout dans ces matières positives et compliquées, les résultats précieux d'un savoir pratique. On peut croire, d'ailleurs, que l'art de conduire une fortune privée jusqu'à un certain point de grandeur touche d'assez près à l'art de conduire heureusement la fortune d'un grand État. « L'État, disait Fénelon, n'est point un fantôme; c'est l'assemblage de toutes les familles. »

M. Delessert avait été nommé, en 1815, membre de la Chambre des Représentants.

Il a siégé à la Chambre des Députés pendant vingt-cinq ans.

Il a été pendant près d'un demi-siècle régent de la Banque de France et membre du conseil général des hospices.

Durant le cours de sa grande vie, M. Delessert a été lié avec presque tout ce que la France a eu d'esprits éminents. Sa maison était le rendez-vous naturel des hommes supérieurs, des hommes de bien. C'est là qu'on voyait, et je ne cite ici que ceux que des liens plus étroits y ramenaient sans cesse, c'est là qu'on voyait les Mathieu de Montmorency, les Dupont de Nemours, les de Gérando, les Parmentier, les Rumford, les Camille Jordan, les Casimir Périer, le Général Foy, Deluc et Saussure, que Paris a souvent partagés avec Genève, M. de Humboldt, que l'Académie est fière de partager avec l'Allemagne, le vertueux duc de La Rochefoucauld, le grand botaniste de Candolle, le bon, le spirituel, l'énergique M. Raynouard, et tant d'autres.

Les goûts de M. Delessert avaient fait de cette habitation un centre où les sciences, les arts, tout ce qui peut étendre et charmer l'esprit, se trouvait réuni. Il n'était point une invention utile ou gracieuse dont il ne voulût qu'on jouît d'abord chez lui. Il se plaisait à encourager les arts. Il s'était créé une riche galerie de tableaux, dont le choix exquis manifestait à la fois la pureté de son goût et la pureté de son âme.

(1) Genevois d'origine.